

Conrad DETREZ



Par Robert FRICKX

1992

Service du Livre Luxembourgeois

Plus soucieux d'évoquer les particularités de leur terroir ou d'analyser leur moi profond que d'apporter sur l'histoire contemporaine un témoignage personnel, les écrivains belges de langue française se sont, en général, assez peu préoccupés de politique. Avec Pierre Mertens et quelques autres, Conrad Detrez constitue sans doute l'exception la plus frappante à cette règle. Chacun de ses romans apparaît comme le maillon d'une vaste autobiographie, transposée sur le plan mythique, mais fortement ancrée dans notre époque et réservant une place considérable aux événements vécus par l'auteur, tant en Belgique qu'à l'étranger. Œuvre engagée, ont dit certains, les essais politiques en témoignent ; mais, dès qu'on aborde le domaine romanesque, la part de l'imaginaire est tellement grande qu'il s'agit plus, en l'occurrence, d'un constat désabusé que d'une véritable profession de foi ; le ton burlesque adopté par l'auteur atteste la distance qu'il prend par rapport aux expériences vécues ; son ironie n'épargne personne et lui moins que tout autre.

Biographie

1937 : Naissance, le 1^{er} avril, à Roclengne-sur-Geer, de Conrard (sic), Jean, Walthère, Alphonse, Ghislain, Arthur Detrez. Le père, Jean Victor Louis Detrez, âgé de trente-deux ans, est d'origine wallonne ; il exerce à Roclengne la profession de boucher. La mère, Maria Catharina Vandeclee, de deux ans sa cadette, est d'origine flamande ; elle aide son mari et se consacre à l'éducation de ses deux enfants, Conrad et Marthe.

1937-1949 : Enfance marquée par la guerre, les bombardements, les crues périodiques du Geer, le dégoût qu'éprouve le jeune garçon à la vue des bêtes éborgnées par son père. Detrez est premier de classe à l'école communale du village ainsi qu'au catéchisme de la paroisse.

1949-1957 : Pensionnaire au collège de Visé, puis à celui d'Herstal. Humanités gréco-latines.

1957 : Tenté par la prêtrise, Detrez entre au séminaire de Saint-Trond.

1959 : Mort de Maria Vandeclee. Detrez s'inscrit à l'Université de Louvain pour y étudier la théologie. Grâce aux témoignages d'étudiants sud-américains, il prend conscience des conflits idéologiques qui déchirent certains pays pauvres comme le Brésil. Ces discussions, mais aussi l'appel d'une sexualité de plus en plus exigeante, lui font remettre en question sa vocation religieuse.

1962 : En juillet, départ pour le Brésil. Detrez s'installe à Volta-Redonda, puis à Rio-de-Janeiro, où il enseigne dans plusieurs collèges catholiques. Découverte de la pauvreté et du manque d'hygiène, mais aussi d'une joie de vivre, d'une frénésie sexuelle qui vont bouleverser l'ancien séminariste.

1962-1967 : Sur le plan politique, le Brésil est en pleine effervescence. Le 2 avril 1964, le président Goulart, qui avait entamé une série de réformes démocratiques, est renversé par le général Castello Branco. Mais le régime dictatorial mis en place par ce dernier suscite le mécontentement populaire. Le parti de l'opposition, le «Movimento Democrático Brasileiro», gagne du terrain ; Detrez s'engage dans ses rangs. La résistance s'organise, principalement sous l'action de Carlos Marighela, qui sera tué en 1969, après avoir rédigé, en collaboration avec Detrez, un pamphlet politique : ***Pour la libération du Brésil*** (1970).

1967 : Devenu suspect aux yeux de ses élèves et de ses supérieurs hiérarchiques, Detrez est arrêté, emprisonné durant six jours, puis expulsé du territoire brésilien. Il s'installe à Paris. Travaux divers pour subsister. Commence à rédiger son "autobiographie hallucinée".

1968 : Retour au Brésil. Detrez reprend à Sao Paulo sa lutte clandestine dans les rangs de l'opposition castriste. Se sentant menacé, il quitte le pays après quelques mois. Installation en Algérie, où il a obtenu un poste d'enseignant.

1971 : Condamné à deux ans de prison par le gouvernement brésilien. Crise morale : Detrez a perdu la foi et croit de moins en moins à la possibilité d'une révolution politique ; de plus, son homosexualité le met au ban d'une société encore très conformiste.

1972 : Retour en Belgique. Detrez s'installe à Bruxelles, rédige ses deux premiers livres : ***Ludo*** et ***Les plumes du coq***, qui paraîtront respectivement en 1974 et en 1975.

1975-1978 : Nommé correspondant permanent de la R.T.B. à Lisbonne, Detrez rend compte, depuis la capitale portugaise, des événements politiques qui secouent le pays durant la «Révolution des œillets». Son contrat terminé, il s'installe à Paris. Collabore au ***Matin*** et au ***Magazine littéraire***.

1978 : Publication de *L'herbe à brûler*. Prix Renaudot. La Belgique découvre enfin Conrad Detrez. Il ne cessera plus d'écrire, puisant dans son expérience personnelle la matière de ses livres.

1980 : Amnistié par le gouvernement brésilien, Detrez retourne à Rio.

Publication de *La lutte finale*.

1981 : *Le dragueur de Dieu, Les noms de la tribu*.

1982 : Detrez, qui a sollicité la citoyenneté française, est nommé attaché culturel et scientifique auprès de l'ambassade de France au Nicaragua. Installation à Managua en septembre. Comme le Brésil, le Nicaragua est secoué par les luttes sociales et politiques ; détruite à deux reprises par un tremblement de terre (1932 et 1973), Managua est une ville où règnent la misère et la corruption. Detrez s'en inspire pour écrire *La ceinture de feu*, qui paraîtra en 1984.

1984 : Premières atteintes du sida. Detrez met en chantier *La mélancolie du voyeur*, mais les progrès du mal sont foudroyants. Il entre à l'hôpital Tenon, à Paris.

1985 : Décès de Conrad Detrez, dans la nuit du 11 février.

Bibliographie

1. Œuvres de Conrad Detrez

Romans :

- *Ludo*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- *Les plumes du coq*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
- *L'herbe à brûler*, Paris, Calmann-Lévy, 1978.
- *La lutte finale*, Paris, Balland, 1980.
- *Le dragueur de Dieu*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.
- *Les noms de la tribu*, Paris, Éd. du Seuil, 1981.
- *La guerre blanche*, Paris, Calmann-Lévy, 1982.
- *La ceinture de feu*, Paris, Gallimard, 1984.
- *La mélancolie du voyeur*, Paris, Denoël, 1985.

Poésie :

- *Le mâle apôtre*, Paris, Éd. Persona, 1982.

Écrits politiques :

- *Pour la libération du Brésil*, Paris, Éd. du Seuil, 1970. (En collaboration avec Carlos Marighela.)
- *Les mouvements révolutionnaires en Amérique latine*, Bruxelles, Éd. Vie ouvrière, 1972.

Traductions :

Jorge Amado, *Les pâtres de la nuit*, Paris, Stock, 1970.

Dom Helder Camara, *Révolution dans la paix*, Paris, Éd. du Seuil, 1970.

Antonio Collado, *Mon pays en croix*, Paris, Éd. du Seuil, 1971.

2. Ouvrages à consulter

- T. Bauwens, *Analyse thématique de l'«Autobiographie hallucinée»* de Conrad Detrez. Mémoire de licence inédit, Vrije Universiteit Brussel, 1989-1990.
- W. Cliff, *Conrad Detrez*, Paris, Le Dilettante, 1990.
- C. Detrez, «*La littérature, ce jardin de la vie, ou comment on devient écrivain*», in A.-M. Trekker et J.-P. Vander Straeten, *Cent auteurs. Anthologie de littérature française de Belgique*, Nivelles, Éd. de la Francité, 1982, p. 133-138.
- R. Frickx et R. Trousson, *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, T. I, *Le roman*, Gembloux, Duculot, p. 232-294.
- A. Germoz, «*Rencontre : Conrad Detrez et les demi-Belges*», in *Pourquoi pas ?*, 26 mai 1981, p. 126-127,
- MEDIA ANIMATION ASBL, *Conrad Detrez : les jardins de l'amour, les jardins de la guerre*, Bruxelles, Coll. Plein- être, 1981. (Avec un enregistrement.)
- J. Muno, «*L'herbe à brûler*», in *Revue générale*, CLIV, 11 nov. 1978, p. 87-88.
- C. Panier, «*Du Brésil à Paris et détours. Entretien avec Detrez*», in *Revue nouvelle*, LXXIV, déc. 1981, p. 199-207.
- E. Van Itterbeek, «*De identiteit van Conrad Detrez als schrijver*», in *Esprit 100*, p. 149-155.
- E. Van Itterbeek, «*Conrad Detrez en Sint-Truiden : twee getuigenissen*», in *Argus*. Literair tijdschrift voor België en

Nederland, juni 1979, p. 253-259.

- E. Van itterbeek, «**De topografie van Conrad Detrez romans**», in *Dietsche varande en Belfort*, july-aug. 1985, p. 412-418.

Texte et analyse

Je dispose les marguerites, trace autour de mon camarade une ligne blanche, dessine le pourtour du mort avec des corolles. Je repose sa tête sur mon bouquet. Ses cheveux se défont, je les peigne du bout des doigts, les arrange. Les cheveux bouffent sur l'oreiller, se prennent entre les pétales. Je cale ses aisselles sur des pelotes piquées de marguerites d'amidon. Je sème le reste des fleurs entre ses jambes.

— *Qu'est-ce que tu sens ?*

Il ne répond pas.

— *Qu'est-ce que tu sens ?*

Il ne répond toujours pas. Serait-il vraiment mort ?

Je saisis son bras, le secoue :

— *Qu'est-ce que tu sens ?*

Le bras est inerte, les yeux restent fermés.

— *T'es malade ? Hé ! Ludo ? T'es malade ?*

Ludo est paralysé, sourd et muet. J'essaie de lui soulever les paupières, elles retombent. Je le secoue encore, supplie. Aucun signe, Ludo ne m'entend plus. C'est donc ça mourir ? je veux mourir, moi aussi je veux mourir. Je m'allonge près de lui, croise les bras, ferme les yeux. Je ne dis plus un mot, ne bouge plus, ne vois plus rien. La mort ne vient pas. Peut-être ne me suis-je pas bien couché. Je me raidis, j'attends. Elle ne vient toujours pas. Je veux mourir. Ludo vit et je vis, Ludo est mort, moi aussi je dois mourir. Seulement je ne meurs pas, je reste là, étendu, les jambes allongées puis, ramenées, les mains jointes ou disjointes. Je suis là. Je reste assis, debout, à quatre pattes. Si je me couche on dira quand même que je vis.

Le corps de Ludo repose sur un lit de feuilles et de fleurs. On dirait qu'il joue, les marguerites resplendissent mais à l'intérieur des marguerites c'est la mort. La sève ne coule plus. La sève a quitté les

limbes, les nervures, les pistils sont vides. Les fleurs ne meurent pas aussi vite que les gens. Elles meurent lentement. Je mourrai comme une fleur.

Je me recouche, on m'a fauché, je suis une tige et ma tête une corolle de marguerite, une corolle avec des oreilles mais je mets du gazon dessus pour les cacher. Je fane. Avant la fin de l'après-midi la corolle retombera sur ma poitrine, la tige sèchera, le vent la fera rouler. On me retrouvera couché en travers du corps de Ludo, lié par des rubans de fleurs épuisées.

(**Ludo**, p. 116-117.)

Idée générale :

Le narrateur et Ludo jouent à *être mort*. On notera l'habile imbrication du thème floral qui sert de paramètre à celui du jeu funèbre.

Structure :

Lignes 1-9 : Le jeu : le narrateur entoure de fleurs le corps de son petit camarade ; hommage inconscient à sa beauté autant que rite funéraire.

Lignes 10-17 : Inquiétude du narrateur : Ludo se pique au jeu, se mure dans un silence têtue.

Lignes 18-32 : Volonté du narrateur de rejoindre Ludo dans la mort ; ses efforts, toutefois, restent vains.

Lignes 33-39 : Prise de conscience du narrateur : la mort n'est pas un jeu, elle est pareille aux fleurs qui se fanent lentement.

Lignes 40-47 : Imbrication du thème floral et du thème mortuaire : par le jeu de son imagination, le narrateur est devenu une marguerite ; il va faner lentement et mourir comme son petit camarade.

Commentaire suivi :

1-9 : Le texte s'ouvre sur un rituel mortuaire étroitement lié au motif floral : les marguerites servent à dessiner *le pourtour du mort*, c'est-à-dire à tracer la frontière qui sépare la mort de la vie, l'imaginaire du réel. En revanche, le corps de Ludo se confond avec les fleurs : *Les cheveux bouffent sur l'oreiller, se prennent entre les pétales*. On notera la délicatesse avec laquelle le narrateur procède à l'*embaumement* : *Ses cheveux se défont, je les peigne du bout des doigts, les arrange*. Il *cale les aisselles* de Ludo *sur des pelotes*, c'est-à-dire des coussinets de fleurs. Le mot *amidon* rappelle la blancheur des marguerites (*ligne blanche*), mais constitue également une allusion inconsciente à la *raideur cadavérique*.

10-17 : Le narrateur interroge Ludo sur les sensations qu'il éprouve; devant le silence de son petit camarade, l'inquiétude le saisit. La question : *T'es malade ?* marque une tentative de retour au réel : la mort est du domaine du jeu, la maladie ressortit à la réalité quotidienne. Mais Ludo reste inerte et sourd. Rêve et réalité se confondent. Dès lors que Ludo est mort pour de bon, le narrateur désire mourir, lui aussi. Il va donc simuler un cadavre (1. 22-24). Mais ses efforts restent vains : *La mort ne vient pas*. Pourtant, plus que jamais, le narrateur ressent l'impérieuse nécessité de disparaître avec Ludo (1. 27-28). Devant la vanité de sa tentative, il renonce : *Si je me couche on dira quand même que je vis*. Cette phrase prouve qu'il n'est pas totalement dupe. Les différentes postures adoptées (1. 29-31) montrent sa réticence instinctive à partager le sort de Ludo.

33-39 : La mort de Ludo se fait de plus en plus prégnante. Au début du texte, il jouait à être mort; à présent, *on dirait qu'il joue*; la situation s'est donc inversée. Bruno paraît vivant, mais la mort, à l'intérieur de son corps, fait son lent travail de sape. Ainsi meurent les marguerites; elles se fanent. Le processus est clairement analysé par le narrateur : *la sève a quitté les limbes, les nervures, les pistils sont vides*. C'est que la mort des fleurs lui est plus familière, plus accessible que celle des hommes. De là

l'idée que *les fleurs ne meurent pas aussi vite que les gens* et le désir du narrateur de mourir, *comme une fleur*, lentement.

40-47 : La métamorphose du narrateur en fleur achève la fusion des deux thèmes, le thème floral et le thème mortuaire. Le narrateur se recouche, se prépare à une mort lente. Il est une fleur qu'on a fauchée, il fane. On notera la note humoristique : pour que sa tête ressemble davantage à une corolle de marguerite, il dissimule ses oreilles sous des touffes de gazon. Il n'y a plus qu'à attendre. On passe au futur proche : *Avant la fin de l'après-midi la corolle retombera sur ma poitrine, la tige sèchera, le vent la fera rouler*. Dès lors, la fusion du narrateur avec Bruno (finalité poursuivie tout au long du récit) sera définitivement accomplie; leurs deux corps seront reliés par des *rubans de fleurs épuisées*.

Style :

L'auteur utilise un vocabulaire simple, qui, à de rares exceptions près (*limbes, nervures, pistils*), est parfaitement adapté à l'âge de son petit héros. La phrase est brève, souvent réduite à la formule sujet + verbe (syntagme verbal). D'autre part, le texte est constitué uniquement de propositions indépendantes. Cette écriture coupée, rapide et nerveuse traduit fort bien la succession des actes et des pensées du narrateur enfant. Il en émane un pouvoir poétique très efficace.

Conclusion :

Ce texte revêt, au sein du récit, une importance particulière ; il traduit fort bien la quête obstinée du narrateur, son désir de rejoindre Ludo, de s'identifier à lui, de se confondre avec sa personne : *Ludo vit et je vis, Ludo est mort, moi aussi je dois mourir*. Il est permis de penser, dans cette perspective, que Ludo constitue une espèce de double poétique du narrateur. Le passage évoque également les phantasmes de l'enfance, la

transgression par le jeu de certains tabous mystérieux, tels la mort. L'intertexte s'avère très riche. On pense à ce vers de Ronsard : *Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses*. Ou encore à cette parole des **Psaumes** (LII, 15), reprise par Bossuet dans l'**Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre** : *MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait ; avec quelles grâces ! vous le savez : le soir, nous la vîmes séchée (...)*. La même image est utilisée par Malherbe : *Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses, / L'espace d'un matin*. La métaphore, on le voit, n'est pas neuve ; l'originalité du texte est de la transposer dans le domaine de l'enfance, d'en faire un jeu rituel, chargé d'une puissance affective remarquable. Une fois de plus, Detrez arrive, par des moyens très simples, un style quasi élémentaire, à nous faire pénétrer dans le monde mystérieux de l'enfance.

Choix de textes

Je suis nu. Sous prétexte de me réchauffer ma mère me fait pivoter devant le fourneau, devant Ludo et devant sa mère. J'essaie de me dérober. «Mais laisse-toi laver!» Elle rouspète, elle prétend que je tourne trop vite, qu'elle n'a pas le temps de passer la main sur mon ventre. La mère et Ludo me regardent, je me tourne sans demander la permission. Ma mère me ramène à coups de claques, le ventre devant le poêle, je suis un grand sot, un nigaud, il n'y a pas de filles à la fenêtre ou dans la cuisine, il n'y a que des mamans ! Et Ludo. Un garçon. Le même gamin que moi, tout à fait le même et qui n'a qu'à se regarder... Mais c'est moi qu'il regarde. Quand il vient chez nous il est déjà lavé, il a mis son pyjama, sa toilette est toujours finie. Ludo n'a qu'à se regarder mais alors pourquoi me regarde-t-il comme ça, comme quelqu'un qui n'a jamais vu un garçon ?

Ma mère a posé la bassine sur la chaise, me fait entrer dans l'eau. Elle est chaude. Pourquoi Ludo me regarde-t-il ? Pourquoi ? Elle m'assène une taloche si vigoureuse qu'elle envoie la chaise, la bassine, l'eau et moi sur mon camarade. Sa mère intervient. Ludo s'est déshabillé, elle n'a pas eu le temps de s'interposer. Ma mère s'est précipitée sur la bassine, la soulève, cherche à la retourner sur mon camarade. Ludo court à travers la cuisine, ma mère le poursuit, brandissant la bassine comme une arme. Sa mère poursuit la mienne, adjure le persécuté de se rhabiller avec la couverture transformée en éponge, avec la serviette ou la main, avec tout ce qu'il peut trouver sur son passage, une assiette, une tasse, pas un verre, les verres on voit à travers, on ne peut pas cacher sa misère avec... Ludo est coincé entre l'armoire et le mur. Ma mère calcule son geste, lève la pièce de métal au-dessus de sa tête. Ludo s'accroupit dans le coin, se rapetisse. Ma mère abat le récipient sur le pavé dans un bruit de guerre de premier jour, un bruit plus assourdissant que toutes les

guerres au-dessus de toutes les villes et tous les pays. Ludo est fait comme un rat, comme une souris sous une cloche. Pourvu qu'il se soit suffisamment aplati sans quoi on va le retrouver le crâne fracassé, les bras cassés, les épaules rompues comme des branches après un orage. Ma mère monte sur la bassine retournée, entonne un chant de victoire. La mère de Ludo tombe à genoux devant moi comme si j'étais une sainte Vierge. Ma mère soulève le couvercle : Ludo n'est pas là. La voisine s'évanouit, la tête entre mes jambes.

(Ludo)

Ma mère a dit qu'elle ne comptera jamais plus que sur le grand monsieur qu'on ne voit pas et qui vogue, porté par un canapé de nuages au-dessus des oiseaux de guerre...

Ma mère a dit qu'elle troquera tous les œufs avec la mère de Ludo contre un quignon de pain.

Ma mère a encore dit... je ne sais plus : une histoire d'homme et de pavé mais je n'en suis pas sûr.

Les eaux minent la vie des habitants, rongent les pieux fichés en terre, le bas des portes. Les planches pourrissent comme des jambes aux pieds gangrenés. Les supports du hangar se sont effondrés parce qu'ils n'avaient pas de racines. Les peupliers, les pommiers tiennent bon. Les gens, s'ils avaient des racines, ne tomberaient pas.

L'eau est passée comme une éponge sur le tableau du jardin. Plantes, fleurs, traces de jeu sont effacées. La clôture elle-même s'enfoncé et le cerisier. Tout chavire, lentement, irrésistiblement. Les derniers choux du jardin, les rosiers ont coulé à pic. J'attends, le nez contre la fenêtre, le moment précis où le monde basculera.

(Ludo)

On a tous ensemble dîné de feuilles de betteraves et de pommes de terre bouillies dans l'eau récupérée sur la vidange des aquariums. Les légumes avaient un goût d'écaillés de poisson. Le supérieur se faisait servir sur une estrade au centre du réfectoire. Le censeur, les moniteurs, les titulaires et les surveillants piquaient leurs fourchettes dans un légumier de forme oblongue, percé d'ouvertures à la manière d'un râtelier. Les plus pieux des commensaux mangeaient à genoux sur leurs sièges, ce qui leur permettait de refuser le luxe d'une assiette individuelle et d'accéder directement au plat. Par esprit de pénitence ils rendaient une partie du fourrage prélevé sur la potée.

Le repas n'est pas terminé que le supérieur commande aux nouveaux de se déchausser, de gagner la vasque aménagée à la sortie du réfectoire. Nous sommes une douzaine à prendre place dans le bassin. Les moniteurs accourent nous verser sur les pieds des brocs d'écume chaude. La communauté défile, plongeant dans la vasque assiettes, tasses et fourchettes. Avant que le dernier mangeur nous ait confié ses restes et son couvert, l'eau mêlée de bouts d'épluchures, grasse de toutes les salives, m'est entrée dans la culotte. Et l'eau monte. « Ils veulent nous noyer! » gémit un des plongeurs trempé jusqu'audessus de la ceinture. La vaisselle s'accumule comme des pierres autour d'un piquet. C'est tout juste si nous arrivons à mouvoir le torse. Le garçon qui redoute la noyade se met à pleurer, une tasse collée sur la bouche, une autre sur la tempe telles des ventouses. Nous tâchons de laver les pièces aussi vite qu'elles nous arrivent, les plus grands se partageant le travail de ceux qui disparaissent enterrés sous les assiettes. Mais l'eau a refroidi, il faut dix fois plus de temps pour dégraisser un couvert. « De l'eau chaude! » crie un garçon haut sur pattes. Le surplus achève de noyer la moitié des plongeurs. Le découragement de ceux qui surnagent est à son comble ; les tasses roulent à demi nettoyées au bord de la vasque, les assiettes s'entrechoquent, les fêlées se brisent, les pensionnaires immergés se bousculent pour regagner la surface. Une tempête s'est levée sur le bassin, des têtes surgissent coiffées de bonnets de faïence, des mains s'agrippent désespérément à des assiettes retournées, des trombes d'eau grasse et tiède s'abattent dans un bouillonnement d'écume sur les rescapés. Le supérieur, qui suçait,

tournant autour de la vasque, les grains de son rosaire, nous exhorte à tenir bon. Les meilleurs seront sauvés. Pour chaque pièce de vaisselle arrachée à la casse et rendue à sa propreté originelle il sera délivré une indulgence de soixante jours applicable également aux âmes des engloutis.

Le moniteur a sonné le couvre-feu à l'heure réglementaire. Toutes les lampes de la maison se sont éteintes d'un seul coup. Nous avons poursuivi notre travail dans le noir, l'équipe tout à fait désorganisée, les uns relavant des tasses déjà lavées ou rejetant sur le bord des cuillères encore sales, les autres dérapant sur les pièces poisseuses, se blessant les pieds sur des fourchettes, entraînant dans leur chute des piles d'assiettes décrassées. A minuit nous étions encore en train de nous débattre avec la vaisselle.

C'est à quatre pattes que les plus vaillants sont montés au dortoir. Les autres se sont affalés sur la pierre autour du bassin. Mes vêtements pissaient, je rampais à travers les corridors laissant derrière moi une traînée de bave. Je me suis hissé dans mon lit, heureux, riche de deux mille six cent quarante jours d'indulgence. J'étais fier d'avoir enduré les épreuves de cette journée. Je me suis endormi prodiguant mes jours de rémission à ceux qui me semblaient en avoir besoin et aux autres, indistinctement; la fatigue aidant, je sombrais dans l'ivresse de la dissipation.

(Les plumes du coq)

L'été surchauffait la cloche de briques. Le supérieur a fait ouvrir les lucarnes, nous a priés de nous asseoir, les pieds joints, le front droit, les mains sur les genoux. La préparation aux vacances revêtait, cette année, une importance des plus graves pour l'avenir de l'institution, pour celui des œuvres annexes et de la Circonscription. Pour l'avenir du pays. Un pays menacé, un pays qui se cassait en deux. Le supérieur s'est épongé le front, il s'est expliqué : une moitié de ce pays, la plus belle, priait pour que Sa Majesté revienne se promener à la Cour, jouer au cerceau, faire

rouler des couronnes de chrysanthèmes dans les avenues des villes du Nord, où la belle moitié attendait son retour, mais également dans celles du Sud. Les villes du Sud, hélas, s’y opposaient, enfiévrées par l’autre moitié. Dans ces villes, Sa Majesté, on la répudiait. Des meneurs provoquaient ses partisans, consentaient, dans le meilleur des cas, à ce qu’Elle continue à confectionner ses herbiers, parfumer ses lettres et jouer dans la neige, avec les Saxons et les Westphaliens de son choix, avec des collectionneurs d’os et de peau et de poils de Wallon, pourvu que ce fût à Rome ou à Berchtesgaden, en dehors des frontières de la patrie... La mauvaise moitié mettait au défi la bonne. C’était un devoir, il fallait le relever. Royalistes et chrétiens, pépinière des royaumes des Saxe-Cobourg-Gotha et des Cieux, nous irions, puisque nous étions les défenseurs naturels de la double cause, nous irions sur les routes. Pour prêcher, coller des affiches. Pour organiser des lâchers de papillons porteurs de Son effigie. Pour crier partout – le supérieur pleurait : « Oui, le roi revient! » Son Éminence, ordinaire en chef des circonscriptions, en avait, sous peine d’éternelles brûlures, donné l’ordre à tous les croyants. Elle-même avait pris la tête de la campagne organisée en faveur du rétablissement des plantes vertes sur les balcons du palais de Bruxelles...

(Les plumes du coq)

Je m’empare d’une de ses mains, son regard s’adoucit.

— *D’où viens-tu ?*

— *Oh de loin... c’est difficile à expliquer mais je n’y retournerai plus, c’est juré.*

— *Et tu comptes aller... ?*

— *Je ne sais pas encore... Je vous aime !*

— *Mais t’es plus jeune que moi.*

— *Mais je vous aime !*

— *Quel âge as-tu ?*

— *Presque quinze.*

— *Moi, j’en ai déjà seize.*

— Ça ne fait rien, vous verrez...

Le rythme de ma respiration brusquement s'accélère, l'afflux et le reflux du sang à l'intérieur de ma poitrine se précipitent, les courants se perturbent l'un l'autre, dérégulant les régulateurs. Mes mains tremblent, la fièvre me galvanise le corps, fait vibrer les muscles de mon visage, picote le haut de mes pommettes, le tour de ma bouche. Ma peau change de couleur, je le vois dans ses yeux ; pourvu que je ne sois pas trop vert, ou trop blanc, ou bleu, qui sait ? Le reflet doucement lui violace les pupilles, elle sourit. Sa bouche commande à la mienne qui s'y prend tel un sparadrap qu'on déroule, par mégarde, trop près de la plaie. Les phrases collectées de-ci de-là, des images venues je ne sais d'où, des graffiti, les moues de Marien recevant dans le souterrain les candidats au bouche à bouche, ces indications, ces dessins tourniquent dans ma tête. Je m'applique à les démêler. J'ordonne les séquences, récapitule, mentalement : primo, on les garde serrés puis, tout de suite après, secundo, on les... on... là ! Sur la table, descendu nu-pieds sur la pelouse du billard, Il est là, les voiles entrouverts et les mains tendues et Il pleure. Il me regarde. La tristesse lui déhanche le corps, je le trahis, je trahis son corps et son corps se casse, Il va saigner. L'horreur me secoue, ma partenaire tressaille, ma langue dérape, se perd entre sa gencive et sa lèvre supérieures. Prise de court, la fille pouffe de rire, me saupoudre d'une bruine de salive le menton, les joues. Ma température tombe au plus bas, d'un seul coup, mon corps se glace. L'embrassée esquisse un geste, veut se reprendre, marmonne quelque chose comme un début d'excuse mais je me retire. La surface du billard est vide, l'Époux est reparti, le corps intact. La jeune fille me rejoint sous les lampes orangées, m'adresse un long regard que, dans mon trouble, je ne sais s'il me nargue ou m'interroge. Je lui propose le sourire le plus défait de mon existence, m'éclipse tel un malade qui, mal anesthésié, reprend ses sens et se sauve, affolé, de la salle d'opération.

Le couloir de lumière, sur la place, s'est effacé, la guinguette est devenue une prison, les pavés sont couverts de suie. La banlieue n'offre plus à mes pas que des culs-de-sac, des cachettes entourées de murs, des boyaux obscurs comme des souterrains, cette avenue enfin sombre et

droite comme le tracé d'un canal divisant une ville morte. Le canal de pierre noire conduit, plus directement que toute autre voie, de la place au désert des champs. Je m'y élance, mes bras sont légers ; j'ai oublié de reprendre ma valise.

(Les plumes du coq)

L'Époux est partout : sous mon lit, dans les corridors, dans la salle de douches, dans le poulailler. Il tourne autour de la vasque où d'autres baigneurs sont en train de faire la vaisselle, niche dans les poches de la robe du censeur, se promène à cheval sur les poissons dans les aquariums. Il dort en même temps dans le lit du supérieur et dans le lit de Marien. L'Époux ne dédaigne aucun des coins de la bâtisse, Il sillonne la cour, grimpe aux arbres, saute par-dessus la clôture, excursionne sur les chemins, dans les campagnes autour de l'établissement. Il évite le champ de betteraves : l'Époux n'ira pas se faire défriser, embourber ses pieds propres et blancs, souiller son pagne pour un infidèle. Noires de boue les feuilles se collent aux vêtements, égratignent comme des chardons les jambes et les mains. La terre est pâteuse, elle s'incruste sous les ongles des orteils. L'humidité défait les accroche-cœurs. L'Époux n'ira pas s'exposer, pour quelqu'un qui l'a trahi, dans les brumes et les ornières du purgatoire. Le dompteur est seul et le restera. Son sang fuit, la fièvre monte, des aiguilles de glace lui trouent la peau. Le sol, sous son corps, se creuse. Il s'enlise, cherche une main, s'accroche à des feuilles qui, l'une après l'autre, se déchirent tel du carton mouillé. Il est seul, les feuilles se transforment en boue avec lui. Tout ça par ma faute, par cette manie que j'ai de tripoter les ailes des poules.

(Les plumes du coq)

Je suis monté dans ma chambre : mon lit s'offrait, telle une pierre blanche, un autel recouvert d'un linge et dressé au milieu d'un parterre. Je me suis frayé un passage entre les cactus, des tiges de lierre encore et

d'autres fougères. J'ai troué des mains l'épais rideau des branches d'asparagus qui croulaient du haut de la garde-robe et planaient pareilles à des bouffées de fumée verte entre le plancher et le plafond. Je me suis laissé tomber sur le lit. La maison était silencieuse. Je pouvais dans la pénombre à mon aise contempler ces plantes disposées autour de moi, regarder les pointes jaunissantes des feuilles, examiner les entrelacs du lierre entre les sellettes supportant les vases remplis de terreau où les tiges s'enracinaient. Je pouvais admirer les clochettes pourpres et roses du fuchsia posé à la tête du lit et dont un des rameaux, plus chargé de fleurs, grattait le coin de mon oreiller. La vue de cette végétation me reposait. Mon corps avait eu le temps de subir tous les coups, toutes les caresses, toutes les faims. Il avait vieilli, mon front s'était ridé, des cheveux blancs poussaient autour de mes oreilles. Encore quelques jours et j'entrerais dans ma vingt-huitième année. Mon âme en avait dix fois plus. Elle avait perdu les raisons qui l'avaient fait vivre, l'avaient portée quelquefois très haut et très loin ; elle se sentait usée. Mon âme avait tout appris. Elle savait à son tour que Dieu est mort, la révolution broyeuse des hommes qui la font, l'amour impossible. Elle avait payé au prix le plus fort le droit de s'en aller. Restait l'amitié des plantes vertes, agréables à mon regard, à mon odorat, à ce corps qui pouvait enfin, comme jadis lorsque j'étais enfant, s'endormir en paix.

(L'herbe à brûler)

Aucun chemin ne menait au chêne. Le prêtre s'engagea dans le vaste rectangle de terre brune, enjambant les sillons, serrant son vélo contre lui. Ramollies, les mottes se dérobaient, fuyaient sous les pas de notre guide et sous les pas de ma mère qui dérapait chaque fois qu'elle posait sa galoche sur le terrain. Le sol remuait. Les roues de nos bicyclettes s'enfonçaient. La mienne soudain pénétra dans la boue jusqu'aux moyeux. La pluie tombait à verse. Je m'efforçais, en tirant très fort, de l'extraire du sol afin de gagner au plus tôt l'abri, mais le vélo restait enlisé. Je collai alors mes mains sous la selle et le guidon, poussant de

bas en haut, et c'est moi qui suis descendu, tel un pieu, dans la terre. Au bout de quelques minutes de cette manœuvre ma bicyclette et moi étions à demi ensevelis. Lâchant prise, éclaboussé par mes piaffements, mes coups de poing, ma gesticulation, les vêtements et les cheveux salis comme les plantes d'un marécage, je n'avais plus qu'à demander du secours. J'ai crié mais le prêtre avait déjà rejoint le chêne tandis que ma mère, renonçant à poursuivre la traversée du lac de fange, était revenue vers la route, les bâtis de son vélo lourdement chargés de mottes, le cadre opaque, les roues pleines. J'ai à nouveau appelé, levé les bras, j'ai hurlé. Je m'enfonçais, de la boue j'en avais jusqu'à hauteur des poches de mon blouson, s'ils ne venaient pas me retirer tout de suite de ma fosse ils ne me retrouveraient plus. Ma mère là-dessus a pris peur. Elle a couché sa machine sur la route et foncé derechef à travers le champ. Elle courait, ainsi elle n'avait pas le temps de s'enliser. Parvenue près de moi elle m'a saisi à bras-le-corps, a tiré, pataugé, piétiné si bien qu'à son tour elle est descendue dans le sol. Ses jambes pénétraient la terre pareilles à des sondes, ses genoux s'engluaient, quand sa jupe, abaissée au ras des mottes, s'est gonflée de vent, s'est soulevée, claquant comme un drapeau trempé de sang noir. Elle a poussé un cri, rabattu ses mains sur le vêtement, l'a ramené entre ses cuisses, a serré ses bras contre le tissu empesé de fange : l'idée de se voir enterrer nue la tordait de honte, ce qui, vu le mouvement de vrille, accélérât son ensevelissement. Son drapeau devait couler avec elle, il a coulé, disparu. Ma mère à ce moment avait de la boue jusqu'à la ceinture ; nous descendions tous deux à la même vitesse dans le puits de glaise lorsqu'elle s'est penchée vers moi, extirpant ses mains du sol. Je les ai agrippées. Ma mère, m'attirant vers elle, m'a étreint. Elle me remuait, plongé comme un bâton dans un seau de plâtre, élargissait mon trou, s'efforçait de me rapprocher d'elle. On eût dit qu'elle voulait s'emparer de moi pour touiller la terre. Sa manœuvre en vérité consistait à me cimenter à son corps, à former avec ma personne un bloc plus large et plus lent à s'enfoncer. Elle a refermé ses bras sur mes épaules et joint les mains à hauteur de ma nuque, a collé ma poitrine contre son ventre et scellé, le limon aidant, mon visage à ses seins. Nous étions soudés l'un à l'autre comme des chiens en copulation

et raidis par les plaques de terre qui garnissaient de médaillons brunâtres la partie encore émergée de nos corps. Mais nous nous enlisions avec lenteur. Pendant ce temps, sous son arbre, le prêtre obturait le trou pratiqué dans la chambre à air. Noués l'un à l'autre pareils à un couple modelé dans une seule masse d'argile, ma mère et moi attendions que la réparation prît fin. Nous sommes restés plantés, tels des joncs dans de la vase, des poireaux ensevelis dans un silo de mauvaise terre, jusqu'à ce que l'abbé retraversât le labour, ce qu'il a fait alors que la tête de ma mère s'embourbait.

— *Délivrez-nous ! délivrez-nous ! a-t-elle eu le temps de hurler, reprenant à son compte le répons aux litanies du Sacré-Cœur.*

Le curé lui a répondu qu'il devait d'abord étudier le moyen de ne pas nous accompagner dans notre tombe. Il s'est éloigné. La chrétienne a cru qu'il nous lâchait ; elle a craché, blasphémé. Le prêtre a compris qu'il abrègerait seulement la profération des jurons en revenant. Il s'est approché, a saisi les mains de la femme, les a liées avec les sangles au porte-bagages du vélo qu'il a poussé devant lui. Ma mère est sortie de terre pareille à un légume à longue racine, une tige enveloppée d'une loque noirâtre, tordue, avec dans ses plis cet autre légume entièrement couvert de crasse, fixé à l'autre comme une boursouflure, un parasite : mon corps. La bicyclette nous a traînés de sillon en sillon, de fosses en bosses, jusqu'à la route, pendant que la pluie, toujours serrée, nous lavait.

Nous avons encore roulé une bonne demi-heure. Le crachin décapait nos vêtements de leur enduit de glaise. J'avais repris, en pédalant, mon déhanchement, ce qui faisait zigzaguer sur mon dos, sur mon torse, sur le tissu enveloppant mes cuisses, des filets de boue bleuâtre, des brins de paille en décomposition. Arrivés devant la grille clôturant le domaine de Saint-Rémy nous étions, ma mère et moi, débarrassés de notre crasse. Nos vêtements luisaient d'eau et de propreté, nous collaient au corps semblables à des bandages. L'abbé est entré le premier, a sonné. Le directeur de l'établissement a conduit ma mère se sécher dans une salle, moi dans une autre, et il a rejoint notre guide afin de décider avec lui de la section d'études vers laquelle ils me dirigeraient. Ma mère et le curé

ont quitté le collège et repris la route en direction du village. Je suis resté confiné au parloir, mon costume allégé, tiédi, mes mains gantées d'encre séchée, ma valise de bois entre les talons.

(L'herbe à brûler)

Je déféquais sans vouloir déféquer, je gisais dans mes eaux, dans ma merde, je chiais sans savoir par où : mon anus n'était que bouillie, agrégat de muqueuses, caillots, bouchon de chair hachée et alors, les bouchers ont renversé l'étal, nettoyé d'un seul geste la table de mon corps et de mes excréments. On m'a ramassé, enveloppé dans une couverture, emporté dans la geôle, au secret. Là, j'ai bu, j'ai pissé sur mes plaies avec tant de douceur et de pitié de moi-même, puis j'ai à nouveau basculé, amas de viande informe, dans l'inconscience.

(L'herbe à brûler)

Ces pluies cependant ont leur utilité : elles décrassent le gros linge. D'habitude les femmes de la butte ne portent au lavoir que les chemises, les culottes, les petites robes de coton, les vêtements légers. Tout le reste, pantalons d'homme, blousons, jaquettes de demoiselle, couvertures, draps de lit, elles attendent, pour les laver, que tombe l'eau du ciel. Les ménagères tendent des cordes entre les baraques, relient les arbres aux palissades et les palissades aux toits, avec des morceaux de ficelle noués bout à bout, du fil de chanvre ou de fer. Elles y suspendent les pièces de tissu qui, au long de la saison sèche, se sont imprégnées de salissures diverses, de sueur, d'odeurs, de poussière. Des centaines de drapeaux isabelle, grisâtres ou carrément bruns, flottent devant les taudis. La pluie, après quelques jours, commence à enlever les traces de merde et de rouge à lèvres. Elle débarrasse les draps de leurs croûtes de morve, efface les marques de doigts, d'urine, de sperme. Elle dessine des auréoles sur les taches de sang. L'eau strie le linge de bandes rousses et blanches.

Lentement, elle chasse vers le bas la crasse, qui se loge dans les ourlets. Des semaines durant les averses criblent de grosses gouttes tièdes les rectangles de toile. Certaines pièces boivent l'eau comme du feutre. Les étoffes s'alourdissent. Couvertures, pantalons, jaquettes doublent de poids. Des cordes rompent. Les vêtements s'étalent dans la boue. Les gens qui surveillent leur bien courent les ramasser. Ils les accrochent alors aux palissades ou ils grimpent les étendre sur les toits, les fixant à la tôle avec des pierres. Les autres, les négligents, en sont pour leurs frais. Les torrents emportent le linge avec la boue, les crottes de chien, les rats crevés, tout ce qui traîne. Cette époque de grande lessive égaie le paysage. Le bidonville se hérissé d'étendards. Il ressemble à un gros bateau égaré par la tempête, échoué, tous pavillons dehors, sur le récif de la butte.

(La lutte finale)

Trop de villes, trop de langues, trop de livres, trop de corps ? Les langues, pour qui voyage, on n'en connaît jamais assez. Les parlers introduisent à tout : à l'histoire, à l'âme, aux documents, aux vies, aux bistrots. Ils conduisent aux trappes et aux lits. D'où croit-on que me vient l'expression « ce type a des œufs » ? Où ai-je pris, dans quel idiome, les mesures de la nostalgie ? Quel verbe lointain m'a ouvert la septième porte du cœur ? Car –je l'ai appris là-bas, en Asie : le cœur humain possède sept portes. Je m'en doutais bien. Je me sais chat. J'ai sept vies. Mais personne, aucun écrit jusque-là ne m'avait donné le nombre des portes. Et quelle langue ancienne m'a appris comment l'homme, avec quels moyens, se construit sa forteresse intérieure ? D'où tiens-je le logos ? Comment dirai-je cunnilingus, en langue vernaculaire, chez Gallimard, à la télé, dans un dîner d'ambassade ? Et comment glisser, sinon en grec, sur telle caresse intime ou telle douleur précise, exquise, du ravissement chez Chrysostome ou Jean de l'Échelle, dit Climaque ? Pourrais-je évoquer en argot la summa penetratio de mère Thérèse ou Juan de la Cruz ? Et dire, en latin, la technique du massage à Los Angeles ou

Bangkok ? En français j'écris voyeur et ça en dit long. En anglais je distingue les deux sens d'aimer. Cela m'évite les malentendus. Qu'eussé-je compris de Francisco, de son Empire, son spleen, sa bougeotte, sans causer, au troisième verre, son idiome ? Le Lusitanien m'a fourni trois clés : saudade, fado et lit d'eau. Je m'y suis coulé, abandonné. J'ai dérivé, sur place, des nuits entières, des jours aussi, en plein soleil et nu. Je fus roi. Et, en castillan, je l'ai appris : je suis picaro. Du même coup j'ai connu le comique des choses, le tragique, la bouffonnerie (des caporaux, des fonctionnaires, des cardinaux), le burlesque (de la guerre, des processions, des mariages), le pathos de l'affamé, les drames de la vieille fille, la vierge, la plaquée. J'ai connu, en castillan toujours – et après les parlars de France, de Rio et de New York –, j'ai connu de plus près, plus profond, le compagnonnage, le détachement, le sort des lieux, des hommes, des révolutions. Bref, je loue le polyglotte (et polychrome, polysème, polythéiste, polygame). Tout ce qui est mono est dangereux. Tyrannique et exclusif, soporifique, réducteur. Polymorphes de tous les pays, unissons-nous ! Et tordons le cou aux monos !

(La mélancolie du voyeur)

À l'hôpital je suis immobilisé, sur un lit étroit, entre des murs blancs. Les infirmières sont attentives, coquettes (on les verrait champouineuses). Les ambulanciers ont des finesses de dockers. Les médecins passent, certains se penchent. Les humains ne m'attirent pas. Ils me fatiguent. J'aspire à ce qu'on m'oublie. De mon cadre ne m'attire que la fenêtre, une haute fenêtre, ancienne –le bâtiment fut, autrefois, une abbaye – et la fenêtre donne sur le ciel. Somptueux, ce ciel. Traversé de nuages blancs, démesurés, des continents et leur dérive, si lente, une géographie. Les contours se renouvellent, surprennent : repos, lumière et douce, très douce, mobilité. Des heures durant je regarde le passage des masses blanches. Mon lit est un poste d'observation. Les nuages voyagent comme je voyageais. Tout à coup je me couvre les yeux. Les nuages continuent

à glisser, se séparer, confluer. Ils prennent des figures plus surprenantes encore, dans ma tête. Cumulus dans mon enveloppe de chair, ma contemplation. Et lorsque le jour s'éteint, longtemps, en soi on les fait traîner. On prolonge leurs formes, leur lumière, on s'en berce. Pansements, ventouses, tubes, n'empêchent rien. Il n'est qu'une gêne : la douleur. Et, encore, les nuages ne s'arrêtent pas sur ce seuil. Ils sautent par-dessus, traversent la zone, ils se donnent. Manque-t-il l'appétit : celui du regard ? Il y a les piqûres.

(La mélancolie du voyeur)

Synthèse

On désigne habituellement sous le titre générique de *biographie hallucinée* les trois premiers romans de Detrez (*Ludo*, *Les plumes du coq*, *L'herbe à brûler*); ils forment une espèce de triptyque où l'imaginaire épouse étroitement le réel. Dans *Ludo*, le narrateur a cinq ans. Par contraste avec sa petite taille, le monde, autour de lui, prend des dimensions colossales. L'auteur se complaît du reste dans l'hyperbole : les crues du Geer revêtent des proportions tragiques, les bombardements se succèdent sans répit sur le petit village. Le ton est souvent apocalyptique, le fantastique inflige constamment à la réalité de saisissantes transformations. Constitué de chapitres brefs, parfois de simples paragraphes auxquels le style elliptique de Detrez confère un grand pouvoir évocateur, *Ludo* se lit finalement comme un vaste poème en prose, à la fois champêtre et épique.

On retrouve, dans *Les plumes du coq*, le goût de l'auteur pour la frénésie et la fureur. Le narrateur, âgé de treize ans au début du récit, fait la pénible expérience de l'internat dans une institution religieuse voisine de Liège. À la vision déformante de l'enfant a succédé celle de l'adolescent, plus lucide, plus critique, mais encore obnubilée par l'imagination déformante. Tout est grossi, dénaturé, caricaturé : l'atmosphère malsaine du collège, où l'on entretient le culte de l'Époux, sorte de dieu lascif et efféminé ; la personne ambiguë du Supérieur, tiraillé entre son obsession de la chasteté et le désir sensuel qui le dévore ; les événements de la vie quotidienne, tels que les châtiments infligés aux pensionnaires ou l'étonnante cérémonie du lavage de la vaisselle. Mais le souffle épique de l'auteur, son goût pour le tragique burlesque, atteignent leur plein essor dans l'évocation de la « question royale », des troubles qui ont secoué le pays au retour du roi Léopold III après la guerre 1940-1945 et des émeutes sanglantes qui firent, en 1950, quatre morts parmi les manifestants. Ce qui distingue ce deuxième roman du premier, c'est d'abord l'ironie ; elle s'exerce aux dépens de la religion, des prêtres, des

pensionnaires de l'internat, mais aussi du narrateur lui-même dont la jobardise, la naïveté, sont constamment mises en évidence. Ce sont ensuite les préoccupations politiques dont est nourri l'ouvrage : satire de l'institution catholique et des mœurs hypocrites du clergé, prise de position en faveur des opposants à la monarchie et des victimes des forces de l'ordre.

L'herbe à brûler constitue à la fois une synthèse des deux premiers volumes et leur suite chronologique. Toutefois, l'enfance et surtout l'adolescence du narrateur nous sont présentées ici sous un jour moins fantasmatique. À dix-huit ans, le zèle religieux du néophyte le désigne à l'attention de ses maîtres ; il ira suivre les cours d'un grand séminaire rattaché à l'Université de Louvain. Cependant, dégoûté par les querelles liturgiques qui déchirent l'établissement et par les conflits politiques et linguistiques auxquels l'Église est mêlée, le narrateur, qui a fait, à Louvain, la connaissance d'un étudiant brésilien, renonce à sa vocation de prêtre et émigre au Brésil, en qualité de missionnaire laïc. C'est, ensuite, la découverte d'un monde totalement neuf pour le jeune séminariste. Il aura plusieurs liaisons, dont une de nature homosexuelle, avant de connaître, auprès de Sonia, une militante de dix-huit ans, un amour plus profond. Entraîné dans l'action révolutionnaire par son ami Fernando, il adhère au mouvement castriste de guérilla. Arrêté, torturé, il est finalement expulsé du territoire brésilien et, après un séjour à Paris, regagne son village natal, en proie à un profond sentiment de déréliction. L'écriture de Detrez s'est assagie sans rien perdre de sa force ; subsistent le baroquisme de la vision et l'ironie dévastatrice, particulièrement dans les passages consacrés aux luttes scolaires ou aux conflits linguistiques.

L'herbe à brûler clôt un cycle, le titre en révèle la leçon. Detrez n'en a pas fini pour autant avec ses obsessions majeures : Dieu, la sexualité, l'engagement politique et social. Dans *La lutte finale*, il nous offre un nouveau témoignage sur les classes les plus défavorisées du Brésil en nous introduisant dans le «barrio» de Guanabara par le truchement d'un Brésilien pauvre et presque illettré, Populo José, et de son ami manchot,

Mambuco Juca, dit Mambo. Le livre est constitué par le récit de leurs aventures, tantôt tragiques, tantôt bouffonnes. Document social, à la fois cruel et grotesque, sur la vie d'un bidonville, où les jeunes ne trouvent de consolation au chômage, à l'oisiveté, à la misère, que dans le plaisir sexuel et l'espoir d'une hypothétique révolution. La politique et l'érotisme forment, dans ce roman picaresque, un mélange détonant, haut en couleurs et souvent comique ; l'ironie de l'auteur, fondée le plus souvent sur la fausse naïveté, s'exerce surtout à l'encontre des gauchistes européens, bavards ignorants et inefficaces, et particulièrement des étudiants en sociologie qui s'efforcent d'endoctriner le peuple inculte des favelas, mais la peinture de la vie quotidienne du «barrio» offre également matière à des tableaux délirants et parfois franchement grotesques.

Le dragueur de Dieu nous ramène en Europe. Fils de boucher, Victor, le héros du livre, a passé une partie de son enfance dans les abattoirs de sa ville natale. Par un beau soir d'octobre, errant, selon son habitude, en quête de l'extase mystique, il ressent l'étreinte d'un inconnu qu'il identifie aussitôt à l'ange Amour, dont le nom a bercé son enfance. Au noviciat de Saint-Amand, il rencontre Lucien, le narrateur, dont il fait son confident. C'est là qu'un jour l'ange Amour prendra les traits d'un retraitant, un guérillero du Christ-Roi, venu de Paris. Après le départ du retraitant, Victor, désespéré, abandonne le couvent et gagne la capitale dans l'intention d'y retrouver l'ange Amour. Le reste du livre raconte la longue errance de Lucien, à la recherche de Victor. Prétexte, pour l'auteur, à nous introduire dans le monde étrange, nocturne et secret des homos parisiens. Lucien traverse cet univers pitoyable à la façon d'un Candide que rien ne semble étonner vraiment, même si sa conception du monde se trouve sans cesse remise en question. Ce roman singulier, où l'on est toujours à mi-chemin entre le rêve et la réalité, et où le mysticisme côtoie sans cesse les aspects les plus sordides de l'existence, échappe néanmoins à la trivialité grâce à l'humour et à la naïveté foncière des personnages mis en scène. Ce sont des êtres simples, poussés par leur instinct, et en butte, à cause de leur marginalité, à toutes les formes de

l'oppression et du terrorisme. Ce conte voltairien, qui n'a pas la force des récits précédents, doit néanmoins beaucoup à l'univers personnel de Detrez, dominé par le désir et la quête amoureuse.

Comme *Le dragueur de Dieu*, *La guerre blanche* emprunte à Voltaire sa fausse naïveté et son humour léger. Toutefois, on n'y retrouve plus la verve des ouvrages précédents. Le sujet en est mince : il s'agit des mésaventures d'un auteur de province, monté à Paris pour y faire carrière, mais confronté, dans la capitale, avec une série de problèmes qui vont le distraire de son œuvre : agitation frénétique, pollution sonore, promiscuité des immeubles à appartements, sans compter les basses besognes qu'il se voit contraint d'accomplir. Écœuré, il finira par fuir la ville pour se réfugier dans ses Ardennes natales. Satire de la société actuelle, peinture de la solitude de l'écrivain dans un monde qui n'est plus à sa mesure, *La guerre blanche* est sans doute le moins inspiré des romans de Detrez. *La ceinture de feu* reflète à nouveau les préoccupations sociales de l'auteur. Le titre de l'ouvrage fait allusion à la chaîne de volcans du Pacifique, qui traverse le Japon, les Philippines et le Mexique. Deux fois détruite par un tremblement de terre, Managua n'est plus qu'un amas de maisons délabrées. La seule préoccupation des habitants est de survivre. Comme dans *La modification*, de Michel Butor, le narrateur de *La ceinture de feu*, un vulcanologue, s'exprime à la deuxième personne du singulier, mais le tu auquel il s'adresse ne renvoie qu'à lui-même. Le livre met en scène deux frères ennemis, Alvaro, le bravache, et Abel, l'homosexuel. À travers leur histoire tragique, qui ressuscite le mythe de Caïn et d'Abel, Detrez brosse le portrait du Nicaragua de 1979, c'est-à-dire d'une époque troublée où la révolution sandiniste se prépare. Alvaro et Abel sont tous deux engagés dans la guérilla révolutionnaire contre la dictature de Somoza. Autour d'eux s'agitent une série de personnages très différents, mais dont l'engagement politique sert de commun dénominateur : prêtres, professeurs, étudiants, militants féministes. Detrez renoue, dans ce roman, avec la veine de *L'herbe à brûler* et de *La lutte finale* ; mais le ton est différent ; on n'y retrouve pas cette truculence, cette ironie dévastatrice qui faisaient la force des ouvrages précédents.

Enfin, Detrez revient à l'autobiographie dans *La mélancolie du voyageur*, ouvrage posthume écrit sur un lit d'hôpital. Mais il s'agit moins d'une chronologie que d'un vagabondage dans le passé ; mosaïque de souvenirs divers où l'on revoit l'enfant, le jeune séminariste, le voyageur, le militant ; où passent des silhouettes d'hommes et de femmes qui jouèrent un rôle dans la vie de l'auteur ; où s'ouvrent des évocations des nombreux pays visités. Les allusions à la maladie sont discrètes, pudiques, parfois même amusantes ; mélange de mélancolie, de verve, de truculence. Une écriture désinvolte mais respectueuse de la syntaxe souligne la dérision du dessein. L'originalité est dans le ton, dans ces « dérapages contrôlés » qui nous font basculer brusquement dans le fantastique. L'homme d'action se double ici d'un moraliste ironique, mais le livre est exempt de prétention comme de tout pathétique.

L'œuvre de Conrad Detrez comprend encore des traductions, des essais de caractère politique, un recueil de poèmes, *Le mâle apôtre*, ainsi que *Les noms de la tribu*, une évocation décousue du Brésil, kaléidoscope de souvenirs personnels, d'anecdotes, de paysages, et surtout, de considérations sociales ou politiques.

Tragiquement interrompue par une mort prématurée, l'œuvre de Conrad Detrez apparaît d'ores et déjà comme l'une des plus originales que la Belgique ait produite. Organisée essentiellement autour de trois pôles, la religion, la politique et la sexualité, sa sincérité ne laisse aucun doute. Comme Eekhoud, Detrez n'a fait que transposer dans ses romans ses préoccupations personnelles. « Dérangante » pour certains, cette œuvre n'a pas encore acquis l'audience qu'elle mérite ; nul doute pourtant qu'elle ne grandisse avec le temps et ne s'impose aux chercheurs à venir, tant par son riche domaine thématique que par sa vision très personnelle.

Robert FRICKX.